

INSTRUCTION ET LIBERTÉ
Jean-Michel Muglioni
Professeur en Khâgne à Louis-le-Grand

Conférence des Soirées Philo
proposées par
Czeslaw Michalewski
Professeur au Lycée de Sèvres
le 04 mai 2004 À 20H45 au SEL
Sèvres Espace Loisirs

Sommaire☐

Un exemple...

Discipline, ordre, intelligibilité

Le refus d'instruire et le pédagogisme

Exemples du refus d'instruire

Instruction civique

Fait religieux

Le refus des *Lumières*

Le préjugé de l'ascenseur social

Écoute et médias

La violence sonore

Les deux violences

Conclusion☐instruction et suffrage universel

Remarques complémentaires☐

Discipline et dressage

L'ordre des raisons

Post scriptum☐

Réponse au ministre évoqué au début de mon propos☐

Pédagogisme et cléricatismes

Pour finir, une histoire vraie☐

démocratie et opinion

Notes

Texte intégral de la conférence : page suivante

INSTRUCTION ET LIBERTÉ

J'ai entendu un ancien ministre de l'éducation dire que la dénomination «Éducation nationale» vaut mieux que l'ancienne «Instruction publique» parce que l'enseignement ne doit pas couper l'homme de toute exigence morale et spirituelle. Il est vrai, en effet, qu'une instruction qui se contenterait par exemple de rendre habile dans la manipulation des signes de l'algèbre serait déshumanisante. Il est remarquable qu'un politique fasse valoir une semblable exigence. Toutefois une question de vocabulaire cache parfois une grave confusion, comme ici, sur le sens même de l'*instruction*—cette confusion règne depuis le changement de dénomination de ce ministère. Il faut donc s'entendre sur le sens du mot d'instruction aujourd'hui oublié.

PARTONS D'UN EXEMPLE

Partons d'un exemple. Le respect des règles élémentaires de la discipline (arriver à l'heure, se tenir à sa table sans parler ni remuer) relève de l'instruction. Comment un enfant pourrait-il apprendre à lire et à compter sans apprendre à se discipliner? On ne peut rien apprendre si on ne s'habitue pas à faire prévaloir pendant un temps assez long les exigences de la pensée sur les appétits du moment. Voilà pourquoi l'apprentissage de la lecture, la lecture elle-même, l'apprentissage de l'arithmétique et sa pratique, bref l'instruction élémentaire contient en elle-même une discipline qui a une signification à la fois physique, intellectuelle et morale. *Premièrement physique*—la maîtrise du corps, savoir rester assis. Je constate que nos élèves ne l'ont pas appris, et les kinésithérapeutes ou autres ostéopathes ont une clientèle assurée pour longtemps. Maîtrise aussi des impulsions—s'habituer à ne pas se laisser aller, s'entraîner à suivre une suite de pensées imposée qui ne dépende pas de l'humeur. *Deuxièmement* cette discipline est aussi *intellectuelle*—suivre un cours, c'est le contraire de la rêverie et c'est penser vraiment, c'est-à-dire selon ce qu'on comprend et non au hasard de ses opinions ou de ses désirs. *En troisième lieu* enfin, cette discipline a une signification *morale*—elle permet à chacun de découvrir sa vocation d'esprit—je veux dire qu'elle laisse s'exprimer en chacun le désir de comprendre—et par là l'intérêt qu'il y a à comprendre peut l'emporter sur tout autre intérêt ou exigence. Ainsi, suivre un cours d'arithmétique est en soi-même déjà un apprentissage de la maîtrise de soi et l'instruction ainsi comprise une véritable éducation morale. Le seul dessein d'instruire comprend déjà tout ce qu'on appelle généralement éducation.

Il faut certes pour cela une classe où personne ne se lève ni n'intervient à son gré, une classe réglée comme un ballet—et même en un sens la classe vaut mieux que le préceptorat. Les grands esprits qui comme Kant et bien d'autres ont du commencer par être précepteurs ont trouvé l'expérience amère—c'est pourquoi ils ont considéré que le caractère public de l'école avait pour vertu essentielle de libérer maîtres et élèves de la pression des parents. Mais restons-en à la discipline. Sans elle chacun reste prisonnier de ses impulsions immédiates, et le désir d'apprendre et de comprendre ne peut s'éveiller, sinon peut-être chez les mieux doués—l'école sans discipline est la plus sélective de toutes et Platon dans sa *République* disait que pour sélectionner les meilleurs, il suffisait de n'user jamais de contrainte. La discipline est la première forme de la maîtrise de soi, sans laquelle on ne peut que devenir impulsif, incapable de résister au moindre emportement ou à la moindre sollicitation, incapable même de supporter la moindre peine présente pour un plaisir futur même proche. L'oubli du caractère essentiel de la discipline est un élément essentiel de la violence de certains jeunes gens d'aujourd'hui, et de moins jeunes—d'où aussi le règne général du «ça

me plaît. À un micro trottoir de la télévision, j'ai vu et entendu un jeune homme dire à propos de l'assassin de Nadine Trintignant «'est son choix».

Je soutiens donc que cet oubli de la discipline, qui est une des raisons pour lesquelles on prétend que l'école ne doit pas seulement instruire, vient en réalité du refus d'instruire. Tout le monde veut éduquer les enfants, désirant par là, comme on dit, les intégrer à la société, et, comme on dit aussi, leur inculquer des valeurs, mais personne ne veut instruire. Ce que veut dire *instruire* a été oublié, et d'abord par les responsables de l'école publique qui pourtant n'a rien d'autre à faire qu'instruire. Il ne reste plus qu'à bricoler tous les ans une réforme et des circulaires, qui ne changent jamais rien.

J'ajoute que si la discipline est imposée sans être subordonnée au souci d'instruire, elle ne peut qu'être une violence gratuite car dans ce que je viens de dire, la discipline libère l'intelligence et permet à chacun de découvrir en lui-même d'autres exigences que les désirs et appétits immédiats. L'ordre n'est pas voulu pour lui-même mais pour quelque chose de positif, il ne s'agit pas de brimer mais d'ouvrir. La limitation des appétits et des désirs n'a de sens que si elle permet l'éveil d'autres désirs et permet la naissance de vocations. Et en effet, les appétits que la discipline limite ne sont immédiats qu'en apparence, ils procèdent des pressions sociales et médiatiques de toute sorte qui pèsent sur les enfants comme sur les adultes. Il est trop clair que nous commençons par prendre pour nôtres des désirs qui sont en nous le produit du monde extérieur. Regardez comment les plus jeunes se déguisent. Mais du coup on comprend le mobile social du refus de discipliner pour instruire, il faut à tout prix éviter que l'instruction libère l'enfant des pressions sociales, familiales ou publicitaires qui imposent chacune leur modèle. Je voudrais donc insister sur un paradoxe, qui me paraît expliquer une grande part de ce qui se passe aujourd'hui dans l'institution scolaire, l'absence d'instruction et le refus de la discipline sont l'expression idéologique (au sens que Marx donnait à ce terme) du libéralisme économique. Par exemple si au lieu de conduire la classe on demande aux élèves leur avis, on est sûr qu'ils resteront prisonniers de l'air du temps, enfermés dans les croyances liées à leur milieu et aux médias qu'ils subissent. On est sûr de ne jamais leur apprendre à juger. L'homme instruit a l'esprit critique et ne peut être qu'un citoyen incommode. Au contraire lorsqu'instruire n'est plus l'essentiel, l'école obsédée par l'intégration sociale et les valeurs fabrique d'excellents consommateurs que les politiques préfèrent à de vrais juges.

DISCIPLINE, ORDRE ET INTELLIGIBILITE

Sur quelle idée de la pensée mon propos repose-t-il? En latin, *instruere aciem* voulait dire *mettre en ordre de bataille*. Instruire, c'est apprendre selon un ordre, par ordre, aller du plus simple au plus complexe, du connu à l'inconnu. Cette méthode, qui est la méthode¹, impose à la pensée un cheminement qui la délivre de l'impulsion sauvage et des préjugés. C'est beaucoup plus qu'une discipline de l'esprit, puisque l'ordre a pour principe l'intelligibilité du contenu, alors, parce que j'avance selon cet ordre, mes pensées sont réellement pensées, c'est-à-dire jugées et comprises, et du même coup ce sont vraiment les miennes. L'ordre et la liberté du sujet pensant, c'est la même chose. Au contraire le désordre accoutume à tenir pour vrai ce qu'on ne comprend pas et ainsi à préjuger, c'est-à-dire à donner son assentiment sans savoir pourquoi. Si bien qu'un esprit mal instruit ne peut plus distinguer juger et préjuger, savoir et croire, comprendre et avoir une opinion. La pédagogie dite de la créativité abandonne l'enfant à l'habitude de parler de ce qu'il ignore, elle l'enferme donc dans les croyances sociales et fait de lui le reflet de son milieu. C'est pourquoi, je l'ai remarqué tout à l'heure, lui demander son avis, revient à l'enfermer dans ce qu'il ne pense pas.

Ainsi, apprentissage de la langue, de la grammaire, du calcul, l'instruction *élémentaire* est la seule éducation réelle de l'esprit□elle contient toute la morale de l'esprit, ou si vous voulez, l'honnêteté intellectuelle, qui consiste à rendre raison de ce qu'on dit au lieu de parler n'importe comment de n'importe quoi. Par là seulement un homme peut apprendre à se déprendre de croyances sociales et à juger son temps. Instruire est le contraire de socialiser ou d'intégrer, si socialiser et intégrer revient à imposer un modèle. Instruire, c'est préparer à la citoyenneté, c'est apprendre à dire non. Tel est le fond de l'affaire.

L'instruction met en ordre□elle fait passer de la pensée sauvage et des croyances sociales (qui sont d'abord en nous sans nous), à la raison, c'est-à-dire au jugement libre□elle nous apprend et nous accoutume à distinguer le vrai du faux. L'instruction n'entasse pas des informations ou des opinions, mais elle est l'exercice de la pensée critique. Certes, il faut apprendre par cœur ses tables de multiplication, et beaucoup de mécanismes doivent être ainsi montés□certes il faut apprendre par cœur les poètes et donc en ce sens savoir beaucoup de choses qu'on ne comprend pas encore vraiment□ telle est la part de discipline et d'imprégnation nécessaire□ mais un bon enseignement de la numération apprend à comprendre□et comprendre veut dire ne recevoir pour vrai que ce qu'on peut par soi-même juger tel. Pour cela nul besoin de tonnes de connaissances mais seulement de rigueur dans le peu qu'on apprend. Qu'est-ce au contraire qu'une école qui n'apprend pas à distinguer savoir et croire, à distinguer connaître et répéter des mots qu'on ne comprend pas, à distinguer manipuler des symboles et comprendre une démonstration□ Une telle école serait un haut lieu de psittacisme à côté duquel l'université médiévale était un havre d'esprit critique. Elle produirait des têtes à la fois vides et mal faites. Elle ferait régner l'opinion, ce qui favoriserait non pas la foi mais la superstition□elle préparerait la clientèle des sectes et des intégrismes. Mais peut-être ai-je tort de parler au conditionnel□le succès des fondamentalistes musulmans chez nous ne vient-il pas de ce que nous avons refusé d'instruire nos enfants qui sont à la merci de tous les cléricatismes□

LE REFUS D'INSTRUIRE ET LE PEDAGOGISME

Je ne vois pas quelle éducation ajouter à l'instruction, si du moins l'instruction est réellement une instruction et non une manière de déverser des informations éparses, qui, inintelligibles faute d'ordre, ne font pas un savoir. Il est facile de disposer de milliers d'informations sans pourtant ne rien savoir. On confond communément *savoir* au sens d'*être informé*, et *savoir* au vrai sens, qui est *comprendre*. On peut être informé de milliers de choses qu'on ignorait encore hier et demeurer pourtant d'une ignorance foncière parce qu'on ne comprend pas ce qui donne vérité et sens à ces informations. Je reviens toujours sur le même exemple□dans toute ma carrière, toutes les plus fortes incluses, je n'ai trouvé qu'un seul élève capable de dire ce que cela signifie que la terre tourne autour du soleil, c'était un père blanc étudiant à l'université de Tunis□ Tous récitent cette vérité, tous y croient comme on croit au père Noël et tous se croient plus savants que leurs ancêtres médiévaux. Je ne sais pas que ce soit une preuve d'intelligence□ Second exemple□aujourd'hui, on fait commencer les petits par le *big bang* et non par la description de la terre□Théodore Monod se plaignait il y a quelques années de la disparition de l'histoire naturelle et de l'ignorance où l'on est aujourd'hui de la notion même d'histoire naturelle. Des enfants ou des moins jeunes ne peuvent donc comprendre ce qu'on leur impose de croire sans savoir, et par voie de conséquence ils ne peuvent trouver le véritable intérêt de ce qu'on leur raconte. Des vérités coupées de ce qui fait leur sens sont des informations et ne constituent nullement un savoir□ on ne s'étonnera donc pas qu'elles «*passent*□ pas. Pour tenir les élèves, il ne reste donc plus qu'à appeler au secours la pédagogie, la psychosociologie, ou même la psychiatrie², et l'on

finit par créer les IUFM. Mais les plus grands comédiens eux-mêmes ne feront pas comprendre ce genre de pensées qui sont des conclusions coupées de leurs prémisses□ les pédagogues ne tiennent pas longtemps dans les classes. Il ne reste donc qu'une solution, décréter que l'école doit seulement amuser enfants et adolescents, et on ose même le dire, les pacifier. Ainsi, faute de discipline et d'instruction, on régresse vers un état de nature qui s'appelle *barbarie*.

EXEMPLES DU REFUS D'INSTRUIRE

1/ Exemple qui m'a toujours paru admirable□ le rapport entre équation et courbe est une chose que les élèves ne peuvent comprendre, croyant tous qu'on est parti de l'équation pour arriver à la courbe (comme c'est le cas dans leur machine à calculer□) alors que c'est l'inverse qui a permis de lier géométrie et algèbre... Depuis 1965, on ignore l'existence de la théorie géométrique des coniques (Archimède, Apollonius de Perga, 3° a. J.C.) a défini ellipses, paraboles etc.

2/ Ou encore, l'équation du cercle «donnée□ à une classe comme une formule magique, avec comme exercice d'application la recherche par l'algèbre de l'équation du cercle dont le centre est l'intersection de l'axe de coordonnées orthogonales...

3/ Ou encore, ou d'abord, le règne de la méthode globale□ elle accoutume les enfants à deviner au lieu de suivre un ordre.

4/ Même phénomène dans les manuels de mathématiques que dans l'apprentissage de la lecture réduit à la devinette□on demande non pas de démontrer mais de deviner les solutions. Le terme de *démonstration* est quasiment banni aujourd'hui de l'enseignement.

5/ Ce refus de l'essentiel - à savoir l'intelligibilité, la méthode, bref ce qui fait qu'on peut comprendre - m'est apparu lors de mon premier cours de philosophie en 1969□mes élèves de terminale m'ont dit que $2+2$ ne faisait plus 4, mais cent (écrit en effet 100 en base 2, si on décide de n'utiliser que les deux chiffres, 1 et 0), car cela avait changé□ ils avaient été victimes de programmes qui faisaient commencer l'enseignement des mathématiques dès le primaire en exposant la différence qu'il y a entre les bases 2 et 10.

6/ Quel élève aujourd'hui apprend que chiffre et nombre, ce n'est pas la même chose□

7/ Sous Christian Fouchet, si je ne me trompe, on a fait disparaître avant 1968 - 68 est un symptôme et non une cause - la classe de mathématiques élémentaires - *math'elem* - pour commencer par les mathématiques supérieures ou spéciales (on s'étonne aujourd'hui que personne ne veuille faire des mathématiques).

8/ Ainsi encore on ne dit plus *calcul*, dans le primaire, mais mathématiques, et rien n'est plus symptomatique du refus d'instruire que la prétention des dénominations et des programmes. Car moins on instruit, plus les programmes sont extravagants.

9/ Autre exemple□l'histoire sans date.

10/ Mieux, on s'arrête parfois à la préhistoire sur laquelle les bambins savent alors tout, c'est-à-dire ne comprennent rien - comme pour le big-bang. Nous fera-t-on croire que l'histoire commence par la préhistoire□ En outre d'une année sur l'autre on change le contenu de cet enseignement puisque c'est un domaine assez fluctuant, faute de documents écrits en effet.

11/ Un ministre, il y a dix ans, a prétendu qu'il fallait reconsidérer tous les cinq ans les programmes du primaire et du secondaire à cause du progrès de sciences□ Je ne sais pas que cela ait passé pour un canular.

12/ Récemment, j'ai reçu un coup de fil d'un ami dont la fille, élève de seconde, devait trouver le nom de la figure de rhétorique qui consiste à reprendre ironiquement dans son propre discours les mots de son interlocuteur□ à savoir, après consultation d'un spécialiste, l'*antanaclase*, à ne pas confondre avec la *diaphore*. Cette question était posée dans le manuel. S'arrêter au sens littéral du texte est trop primaire.

INSTRUCTION CIVIQUE

Je passe directement à l'instruction civique□ jamais aucun élève des classes «normales» n'a pu me dire la succession des régimes politiques depuis 89 jusqu'à nous. J'ai d'excellents élèves, mais à la question de savoir qui est souverain en France, beaucoup répondent□ le Président de la République. Récemment, il est vrai, l'expression *peuple souverain* (utilisée par les juges du tribunal de Nanterre) a été publiquement considérée comme ridicule par un ministre en exercice parce qu'appartenant à la langue du XVIII^e siècle. Je ne vois pas de quelle «éducation» spéciale auraient besoin des élèves en la matière s'ils avaient eu l'obligation réelle d'apprendre l'histoire, s'ils avaient reçu une réelle instruction civique montrant le sens des institutions, et si le cours de lettres expliquait la distribution des pouvoirs avec Montesquieu, etc.

FAIT RELIGIEUX

On s'est enfin rendu compte que les élèves ne connaissent rien de ce qu'on appelle aujourd'hui le fait religieux. Mais s'il est rare qu'on en parle en classe, est-ce par refus délibéré du religieux, ou tout simplement parce qu'on n'instruit plus□ L'idée d'instruire a disparu aussi du catéchisme et j'ai entendu des historiens dire que c'est même là que le refus d'instruire a commencé aux Etats Unis d'Amérique avant 1940. Je me souviens d'une visite du musée de la cathédrale d'Albi il y a trois ou quatre ans avec une nièce âgée alors de 12 ans, intelligente, curieuse, élevée dans le catholicisme et même dans un milieu très pratiquant□ il a fallu que son oncle et sa tante qui vont dans les églises catholiques comme dans les temples grecs lui expliquent tout. Son curé aussi ne sait plus ce que c'est qu'instruire.

LE REFUS DES LUMIERES

Tout cela découle d'un refus des lumières qui a permis la remontée des obscurantismes de toute nature. Certains penseurs célèbres ont prétendu que les lumières et la raison étaient totalitaires, d'autres que le progrès des sciences exigeait l'abandon de l'élémentaire au profit du dernier cri, le nouvel esprit scientifique rendant caduc l'ancien. Du coup un irrationalisme millénaire et le modernisme (un contresens sur Bachelard) se sont trouvés alliés. C'est ainsi que pour certains gauchistes, écologistes et hommes de gauche comme pour les intégristes, la raison est la cause de tout le mal du monde. Michel Foucault approuva publiquement la révolution islamique iranienne. Bové et Ramadan, c'est, du moins à cet égard, la même chose, le même obscurantisme.

LE PREJUGE DE L'ASCENSEUR SOCIAL

Qu'on en m'objecte pas qu'une instruction élémentaire, c'est-à-dire partant de l'élémentaire pour donner les moyens de s'élever plus haut, et permettant ainsi à ceux qui le désirent de s'élever jusqu'au plus complexe, est impossible à cause des problèmes sociaux. La misère sociale a toujours existé□ celle d'aujourd'hui, qui chez nous n'est pas la pire de toutes, ni la pire de tous les lieux et de tous les temps, avec notre système d'assistance, n'est pas la cause du mal. Mais comme toujours elle sert d'alibi aux gourous, aux prêtres et aux politiques. Or seul l'esprit critique, c'est-à-dire instruit, peut vaincre la superstition, seul il peut garantir contre le mensonge politico-religieux. Et pour cela il serait vain d'attendre la fin de la misère. Non seulement en effet nous aurions à attendre longtemps (il faudrait

beaucoup de naïveté pour croire que la misère disparaîtra bientôt et qu'alors on pourra commencer à instruire), mais surtout, seule l'instruction délivre de la misère, car la misère est d'abord morale. On comprend donc par là que la dénomination d'instruction publique est républicaine, et en quoi elle signifie que l'homme ne peut accéder à la conscience de soi et à la responsabilité morale et politique sans une instruction élémentaire, et que tout homme en tant qu'homme en est capable. Non pas que la dignité de l'homme ne puisse être reconnue qu'aux savants, mais elle suppose une instruction élémentaire qui apprend à juger et à dire non, et même à dire non aux scientifiques, qui sans cela ne peuvent que constituer un nouveau cléricisme, comme Simone Weil le remarquait déjà avant 1936. Lorsqu'elle régnait, en effet, imposant un pouvoir clérical et non spirituel, l'Eglise ne cherchait pas à rendre les hommes majeurs elle cultivait leur minorité intellectuelle et morale pour conserver ses prérogatives temporelles. Les choses vont-elles mieux aujourd'hui dans l'école publique? Seulement de tels propos reposent sur une certaine idée de l'homme et de la pensée qui n'a plus cours, et les réformes envisagées aujourd'hui dans ce domaine ne serviront à rien³.

Ce que j'ai dit sur la dignité de l'homme doit être bien compris je ne parle pas en effet de ce qu'on appelle sans honte «l'ascenseur social», comme si telle était la fonction de l'école, selon une confusion d'esprit assez ordinaire je dis que l'instruction permet à chacun de conquérir sa dignité d'homme. Je ne prends pas donc pas ici en compte la réussite sociale et mon expérience de professeur m'a appris que Kant avait raison d'écrire que les parents sont d'ordinaire obsédés par le souci d'adapter leurs enfants au monde actuel et par leur réussite dans le monde. Si l'école a pour fin la réussite sociale et doit fonctionner comme un ascenseur social, elle est vouée à l'échec, à moins de supposer une société sans femmes de ménage ni maçons, à moins d'avoir pour idéal un monde de cadres supérieurs. Curieux immeuble que notre société, avec un ascenseur qui monte sans que jamais personne n'habite au rez-de-chaussée ni ne redescende. Cette métaphore absurde n'est qu'une fausse promesse. L'école ne pouvant tenir cette promesse démagogique n'a pu que décevoir, et elle a fini par désespérer d'elle-même. Le refus d'instruire va de pair avec la confusion courante entre le rôle social de l'école (que je ne nie pas mais qui est second) et sa fonction politique entre la réussite sociale et la citoyenneté. Entre l'apprentissage de techniques et l'instruction qui rend l'esprit libre et capable de révolte et de jugement. Le règne du libéralisme fait prévaloir la société civile sur l'Etat, le travailleur et le consommateur sur le citoyen, le social sur le républicain les socialistes, en ce sens, et depuis l'origine, à part des exceptions comme Jaurès, ne sont pas plus républicains que les libéraux. Ce sont de vieux complices du refus de l'idée républicaine et de l'école. Et tous deux finiront toujours par mépriser les métiers qui ne supposent pas diplômes et habileté rhétorique. La France s'enorgueillit de son nombre de bacheliers et de diplômés, voilà un symptôme du mal dont je parle Diplômés et non instruits. Nous aurons bientôt des millions d'esclaves intégristes à bac plus sept ou même plus. Mais aussi chômeurs. Je ne soulève pas ici la question de savoir ce que par ailleurs ces diplômes peuvent valoir et si ce n'est pas une supercherie de faire croire aux gens que leurs enfants ont fait des études universitaires.

ÉCOUTE ET MEDIAS

Il convient aussi de prendre en compte un des plus grands obstacles qui soit à l'instruction la pression exercée par les médias, par sa nature destructrice de toute instruction, puisque le zapping en est l'essence. Quelle que soit la bonne volonté de tel ou tel journaliste, on ne peut à la télévision suivre un ordre, un enchaînement de raisons, et faire prévaloir l'intelligibilité du contenu sur les autres impératifs. A supposer même qu'on se moque de faire de l'audience, on n'aura jamais assez de temps, et il faudra que l'image l'emporte sur le discours, ce qui interdit l'ordre des raisons. Selon Platon, le loisir du

philosophe consiste à pouvoir parler sans regarder la clepsydre□ Socrate prend le temps de faire tous les détours nécessaires à la compréhension de ce qu'il examine, et au loisir (qui se dit en grec *scholè*, c'est-à-dire *école*) il oppose la nécessité où se trouvent l'orateur politique et l'avocat de mesurer leur temps de parole non pas sur ce qu'ils ont à dire, mais en fonction d'impératifs horaires étrangers au contenu de vérité de leur propos. Ainsi le règne du zapping et du clip est l'exact contraire de l'instruction□ les politiques qui ont quelque exigence doivent éprouver à quel point il est difficile ou même impossible dans une émission politique de répondre par des propositions articulées qui ne soient pas simplement des slogans creux et des petites phrases.

Nous approchons donc du temps où les auditeurs en effet ne pourront plus comprendre un discours, parce que jamais dans leur vie ils n'auront appris tout simplement à suivre, à être attentif. Car cela n'a rien de spontané. Je me souviens d'une conversation avec un directeur de théâtre qui avait conscience du risque de voir fondre le nombre de spectateurs parce que ceux qui comprennent sont de moins en moins nombreux - faute d'instruction□ D'instruction primaire d'abord. Ecouter est devenu impossible. La passivité des spectateurs d'images les rend incapables d'attention. L'élève qui écoute n'est pas passif□ celui qui n'écoute pas et dit tout ce qui lui passe par la tête et même s'agite, celui-là est passif et ne fait que subir.

LA VIOLENCE SONORE

Ajoutez que la puissance des micros fait que personne n'a besoin de se taire lorsqu'un orateur parle□ il peut couvrir les bavardages, c'est-à-dire parler sans que le silence se fasse, sans qu'on adopte l'attitude d'écoute. Car écouter, c'est, c'est d'abord une difficulté physique. Je suis particulièrement sensible à la violence avec laquelle partout et toujours nous sont assommés de décibels□ on ne peut prendre un bus, un métro ou un train sans subir les coups de boutoir qui sortent d'un baladeur dont le propriétaire fera bientôt soigner sa surdité aux frais de la sécurité sociale□ *France infos* émet sur fond de coups de boutoir□ l'autre jour je n'ai rien compris à une émission d'analyse de *France Culture* à cause du fond sonore et de la manie de faire parler en même temps deux voix□ les musiques qui séduisent les jeunes gens sont violentes, toujours sur fond de coups de boutoir, et produites à des niveaux sonores insupportables□ il faut des boules *quies* au cinéma (sauf dans les salles MK2) pour voir un film, même bon, sans être submergé par ce harcèlement sonore. Certains repas de mariage sont des supplices, sans compter l'impossibilité où l'on est de parler même avec son voisin. Chaque fois cette violence répond à la loi du marché, et chaque fois ses victimes en sont les payeurs. Mais concevoir une France assurant une instruction musicale publique susceptible d'apprendre à écouter et non à subir, c'est rêver. Ce harcèlement sonore général est fait pour que nul n'ait jamais à écouter. Dix minutes de musique deviennent épuisantes pour qui est accoutumé à cette drogue sonore. Inversement, qui sait écouter est presque immédiatement abasourdi par ces bruits.

C'est au point que dernièrement, dans des salles de théâtre que je connaissais et même à la *Comédie Française*, j'ai pu constater que les acteurs avaient tous des micros, et quelle que soit la qualité de la prise de son, leur voix sonnait comme un disque ou un haut parleur de radio, non comme elle doit sonner naturellement lorsqu'on a devant soi l'acteur en chair et en os□ mieux vaut dans ces conditions rester devant sa télévision. Comme il s'agissait d'acteurs parfaitement capables de se faire entendre sans micro, j'ai conclu que les organisateurs de spectacle avaient jugé que le public a maintenant besoin de cette amplification. Et donc j'y ai vu à nouveau un symptôme du mal dont je vous parle. Au contraire une véritable instruction apprend à écouter et à être attentif, ce qui n'a en effet rien de naturel et de spontané. L'instruction, je l'ai dit au commencement de mon propos, impose une discipline d'abord

physique □ rester assis sans bouger ni parler, faire silence, suivre sans penser à autre chose, discipline intellectuelle qui a en elle-même une signification morale □ par là seulement peut être acquise la vertu de l'écoute, et donc l'ouverture aux autres.

Le harcèlement sonore s'accorde mieux avec l'endoctrinement social ou communautaire. Il faudrait une école extrêmement forte pour contrecarrer la puissance des médias, «rationnellement» organisée mais totalement irrationnelle dans son principe, puisqu'elle exclut par sa nature l'ordre dont j'ai parlé. Lutter contre les superstitions des campagnes et les préjugés religieux du XIX^e était plus aisé - mais il est vrai qu'on avait la volonté de les combattre. Aujourd'hui la télévision est le seul pouvoir spirituel □ les images font l'opinion - les curés ont perdu leur pouvoir, les instituteurs et les professeurs sont formés à ne pas instruire, et tous sont objets de mépris ou de pitié quand on songe à leur sort⁴.

LES DEUX VIOLENCES

Lutter pour libérer l'homme, c'est le contraire d'inculquer des valeurs, et en ce sens, il faut distinguer radicalement l'instruction d'une éducation morale qui croit devoir et pouvoir inculquer les valeurs de notre société (alors que l'instruction apprend à faire la critique des valeurs sociales). Ce bourrage de crâne éducatif ou pédagogique n'est en outre pas toujours une réussite □ Lorsqu'en effet on entend dire partout qu'il faut défendre les valeurs de notre société, je ne m'étonne pas que les meilleurs des jeunes gens se révoltent parfois □ car les valeurs visibles de nos sociétés ne valent rien. On ne peut ouvrir une radio sans entendre égrener les cours de la bourse □ on ne peut entendre un politique sans qu'il parle de croissance □ bref, la seule valeur visible de notre monde, c'est l'argent, l'accroissement de la puissance économique □ c'est la concurrence, c'est-à-dire la triche □ ou encore le sport spectacle, c'est-à-dire la drogue - donc aussi la triche avec en prime la destruction du corps humain aux jeux du cirque, etc. Il faut donc beaucoup de raison pour ne pas basculer dans la violence quand on est un peu lucide. Or à cette violence éveillée par une indignation légitime s'allie la violence des abandonnés de l'école, la violence des hommes sans instruction dont j'ai parlé au début de mon analyse. Livrés à eux-mêmes, ils sont séduits par les sirènes des fondamentalistes (qui en outre les encadrent comme naguère le parti communiste dans certaines banlieues et leur apportent de quoi s'occuper de leur famille dans la détresse) et le discours de l'extrême gauche. Nous retrouvons ce que nous avons déjà vu □ la rencontre d'un théologien intégriste et de l'extrême gauche n'est pas un accident. Ce n'est qu'un début. Ces deux violences sont des symptômes et des effets du même mal, et non des remèdes, et donc elles ne feront jamais qu'accroître le mal.

CONCLUSION □ *instruction et suffrage universel.*

La République, au temps où elle avait quelque chose de républicain, a donc, comme Rousseau, Condorcet ou Auguste Comte (qui n'aimait pourtant pas Rousseau) choisi le terme d'*instruction publique* et non d'*éducation* (nationale, c'est pire, car l'instruction s'adresse à l'homme en tant qu'homme même lorsqu'elle est organisée par une Nation particulière - et le régionalisme va dans le même sens que les nationalismes ou les communautarismes, celui du refus d'instruire), et cela parce qu'alors on parlait français et qu'on croyait encore aux *Lumières* □ c'est-à-dire à la possibilité pour tout homme, même humble, de vivre selon la raison, majeur ou adulte, sans avoir besoin d'un tuteur ou d'un directeur de conscience, et cette foi en l'homme a animé le long et sanglant combat qui a permis l'institution du *suffrage*

universel. On ne croyait pas en effet que n'importe qui peut avoir n'importe quelle opinion et ainsi juger sans instruction□on ne considérait pas qu'un vote est fait pour tenir compte de la diversité des avis ou des croyances□on n'imaginait pas soumettre les décisions de l'Etat à l'opinion subjective et pour cela déterminer celle qui est la plus partagée, démocratie qui ne ferait qu'imposer la loi du plus grand nombre, c'est-à-dire la loi du plus fort, oppression des minorités (et tout le monde est opprimé sous un tel régime, car il y a toujours un point sur lequel on n'est pas du côté du plus grand nombre). On n'envisageait pas un parlement d'enfants, ce simulacre honteux, parce qu'on savait comme Platon comment serait jugé un médecin traduit par un cuisiner devant un tribunal d'enfants⁵. Tout au contraire on croyait que les hommes peuvent être instruits de façon à devenir citoyens et à voter en fonction de l'intérêt général, chacun étant par nature capable de le déterminer en conscience - dans la solitude de l'isoler. Etait-ce naïf□ Or le jury populaire fut institué dans le même esprit. Une telle institution signifie que tout citoyen, tiré au sort sur la liste électorale, peut être un bon juge. Elle n'a de sens que dans un Etat qui propose une véritable instruction publique. Et en effet on ne demande pas au juré son opinion, mais la justice, ce qui veut dire qu'on considère que tout homme est capable de bien juger□que tout homme, examinant un cas, est capable de voir clair - les magistrats demeurant présents lors de la délibération pour tout ce qui suppose une compétence juridique et dépasse ce qui relève de l'instruction élémentaire. L'institution républicaine du jury populaire repose sur une très haute idée de l'homme, celle qu'aujourd'hui j'ai voulu rappeler, celle qu'a su formuler depuis plus de deux mille ans la tradition philosophique. Les magistrats avec qui j'ai parlé de cette institution sont admiratifs devant le sérieux et l'intelligence des jurés. C'est la preuve que cet idéal de l'humanité n'est pas une utopie.

Remarques complémentaires

DISCIPLINE ET DRESSAGE.

La question de la discipline est essentielle mais relativement difficile à formuler.

Faire respecter l'ordre dans une classe d'enfants, c'est imposer par la contrainte qu'ils fassent silence et restent en place sans s'agiter, que chacun ne parle que si son tour est venu, que tous écoutent la même chose, soient attentifs, etc.

Premièrement, il y a là une part de dressage, c'est-à-dire un processus en apparence comparable au dressage des bêtes. Qu'est-ce que le dressage□ L'animal ne marche qu'à la carotte et au bâton□le dresseur le fait aller autrement que la nature le pousserait à agir, mais en utilisant ses appétits naturels, sa crainte et sa convoitise d'animal. Et ainsi les mêmes appétits font que la bête «fait□ ce que le dresseur veut, au lieu de faire ce que l'instinct lui aurait fait faire□ comme fixer une perdrix au lieu de se précipiter sur elle, ou ne pas fuir lorsqu'on tire un coup de feu, etc. L'homme détourne à ses propres fins (parfois absurdes) les appétits naturels qui en l'animal président seulement à la conservation de l'individu et de l'espèce. Si donc un enfant se tient tranquille parce qu'il attend une sucrerie ou craint les coups, il est dressé. Ce type de mobiles ne peut être négligé et cet cela d'autant plus que l'enfant est plus brutal ou agité□ si l'enfant ne commence pas par se tenir tranquille, comme on dit, tout est perdu d'avance.

Toutefois, et c'est mon *second point*, la discipline ne se réduit pas à ce genre de contrainte, laquelle en effet n'élève pas l'enfant à l'humanité mais ne fait que détourner les appétits naturels de leur fin naturelle. L'enfant qui reste calmement assis, pour une part parce qu'il se sait surveillé, a du même coup l'attention libérée pour autre chose que ce que ces

impulsions immédiates lui feraient désirer□il s'intéresse à ce qu'il fait, il désire apprendre à lire, bref il désire sortir de l'enfance□l'élève désire s'élever. Et donc la «discipline» peut régner, c'est-à-dire dans notre exemple, le calme et l'attention peuvent être obtenus sans que ce soit par la contrainte, par la carotte et le bâton□le désir d'apprendre l'emporte sur les appétits et les besoins immédiats. Telle est la «docilité» de l'enfant□*doceo*, en latin, veut dire apprendre. L'enfant s'impose lui-même de se tenir tranquille et d'être attentif à autre chose qu'à l'immédiat parce qu'il découvre des intérêts d'un autre ordre – *et cela avant même d'avoir pleinement compris la nature de ces intérêts.*

Ainsi, alors que jamais l'animal ne prend en main son propre dressage, l'enfant, dès le commencement, peut se discipliner lui-même, parce qu'il fait prévaloir sur les mobiles animaux d'autres mobiles. L'animal le mieux dressé et le plus domestiqué demeure un animal dans tout ce qu'il est et ne cesse d'être gouverné par ses appétits. L'enfant dès le commencement de sa vie se prend en main. Certes il faut retarder l'âge de la majorité pour protéger l'enfant de la société qui l'écraserait, mais l'enfant est adulte petit à petit et depuis un âge fort tendre. Voyez le sérieux des plus petits à la maternelle, et leur souci de bien faire, qui n'a rien de commun avec la réussite d'un tour de cirque suivi d'une caresse. La discipline est très tôt poursuivie en une sorte d'autodiscipline (ce qui est vrai même s'il faut pour cela que l'enfant sache que tout oubli de la règle sera sanctionné). Et je le répète, la discipline alors ne fait pas que jouer sur les appétits pour les détourner□elle permet l'éveil d'autres appétits qui la renforcent. Ainsi le désir de bien peindre l'emporte sur celui de gigoter. Et en effet on ne détourne pas vers la peinture en faisant jouer l'amour des sucreries□mais la discipline qui permet d'apprendre à tenir un crayon et à regarder libre le désir de sa finalité seulement animale et le transforme en amour de la peinture, mobile plus efficace pour maintenir la discipline dans la classe que les sanctions ou les récompenses.

Nos appétits naturels sont par leur nature humains ou du moins capables de le devenir□nos désirs, si la pression sociale qui s'exerce sur nous dès le point de notre naissance ne les corrompt pas, sont par nature capables d'entendre raison, de se laisser persuader que par exemple dans un musée il vaut mieux contempler une toile que de laisser parler un mal de dos. Et ainsi tout l'affectif et le passionnel en l'homme peut devenir du passionné, et la force de nos élans naturels s'orienter d'elle-même vers des fins supérieures.

REMARQUE SUR L'ORDRE DES RAISONS

Les idées, dit-on, nous passent par la tête. Il peut même arriver qu'au lever, la solution du problème de mathématiques ou de la version latine sur lesquels on a séché la veille au soir surgisse, comme si la pensée avait inconsciemment travaillé la nuit. Toutefois lorsque les idées s'entresuivent de cette manière en nous, pouvons-nous considérer que nous sommes libres et que rien ne détermine leur apparition□*Le hasard de leur succession n'est que l'ignorance où nous sommes des lois psychologiques qui expliquent comment elles s'entresuivent.*

Prenons un exemple. Il peut nous arriver dans une conversation que nous nous demandions comment nous sommes passés du coq à l'âne et que nous retrouvions un fil. Mais ce fil n'est pas inhérent au contenu des pensées□il ne tient pas à leur intelligibilité, mais à ce que les psychologues appellent les associations d'idées. Nos idées sont généralement liées entre elles selon la manière dont nous les avons acquises et c'est du côté de notre histoire personnelle et non de leur contenu de vérité qu'on trouve un ordre, qui est une organisation psychologique□aussi bien le psychanalyste demande-t-il à son patient de ne surtout pas chercher à conduire par ordre ses pensées mais de se laisser aller□le désordre apparent des rêveries révélera la personnalité psychologique qu'un discours conduit et organisé ne

manquerait pas de cacher. Ainsi la spontanéité de l'imagination, dans le rêve, n'est pas liberté□elle peut être vécue comme pure spontanéité, comme un libre jeu que la raison en effet n'entrave pas, mais c'est que nous ne percevons pas les aiguillages qui nous imposent de suivre telle ou telle voie□nous nous croyons libres mais nous sommes déterminés et même enfermés dans un complexe psychique. La folie pure, absolue, ce serait de ne penser que de cette manière, c'est-à-dire selon un ordre parfaitement déterminé par notre histoire personnelle et nos pulsions, de telle sorte que nous ne serions jamais les auteurs de nos pensées et ne les conduirions jamais en rien. Mais ainsi réduits au psychisme nous ne pourrions comprendre la moindre démonstration ni suivre le moindre raisonnement□ nous serions rigoureusement enfermés dans son rêve et coupés du monde et des autres.

Cette remarque me paraît pouvoir faire comprendre en quel sens l'ordre est liberté (et donc en quel sens en effet il n'y a pas contradiction entre conduire et suivre un ordre), tandis que le rêve le plus abandonné à lui-même ou le plus débridé est la pensée la plus déterminée psychologiquement. C'est pourquoi conduire par ordre ses pensées suppose une rupture avec l'ordre ordinaire, psychologique et historique, qui s'est peu à peu imposé à nous et qui constitue sans nous notre propre pensée. Le doute cartésien est la reprise en main de la pensée□il inaugure un ordre qui cette fois ne dépend pas de l'extérieur ou de l'histoire (le psychologique, c'est l'extériorité de la pensée à elle-même, l'aliénation radicale de l'esprit) mais du contenu même des pensées□avancer selon ce qu'on comprend, c'est suivre un ordre qui est à la fois celui de la découverte et de l'intelligibilité.

Ainsi, conduire par ordre ses pensées, c'est refuser de tenir pour vrai (ou comme appartenant à la science) toute pensée dont on ne peut rendre raison et n'admettre en soi-même une pensée que s'il est possible de la comprendre à partir de ce qu'on a déjà compris. L'ordre, c'est non pas l'enchaînement ou le carcan qui impose aux pensées une sorte de classement, comme un table des matières□ce n'est pas l'ordre des matières mais «□ordre des raisons□, c'est-à-dire la manière dont l'évidence des principes se communique aux conséquences de telle sorte que jamais nous ne cessons de comprendre et que jamais nous n'admettons ce que nous ne comprenons pas. Tel est le sens de l'image de la chaîne□s'il y a un seul point fragile, elle se rompt et ce n'est plus rien. L'image ne prend donc pas le terme de *chaîne* au sens d'*entrave* mais l'accent porte sur la continuité et la solidité. Ainsi il y a un lien intime entre l'idée d'ordre et celle d'évidence. Tel est le sens des célèbres règles de la méthode cartésienne□commencer par le plus simple, c'est refuser l'obscurité du complexe tel qu'il se donne avant analyse□aller du plus simple au plus complexe, c'est retrouver le complexe, en le recomposant, mais cette fois en conservant la lumière du simple. En ce sens le plus complexe devient aussi facile que le plus simple. Et s'il se trouve qu'une chose est telle que nous ne pouvons le retrouver ainsi méthodiquement, alors il faudra avouer que nous ne pouvons la connaître et ne pas prétendre que nous en avons la science. (Tel est par exemple l'homme comme union de l'âme et du corps que la méthode cartésienne ne permet pas de retrouver selon l'ordre des raisons avec évidence. Car cette exigence de clarté limite considérablement le savoir□Tout n'est pas clair ou même clarifiable).

P.S.□REPONSE AU MINISTRE EVOQUE AU DEBUT DE MON PROPOS□ PEGAGOGISME ET CLERICALISMES

Lorsqu'on dit qu'il faut une éducation et que l'instruction ne suffit pas, s'il faut entendre que ce qu'on pratique aujourd'hui sous le nom d'instruction ne suffit pas, je l'accorde. Si au contraire on prend le terme d'instruction au sérieux, je crains le pire□qu'on n'ait pas compris la nature du mal qui a fait disparaître l'instruction publique. Mais si on ignore ainsi la nature de ce mal, il est inévitable qu'il s'étende et qu'à l'école on cherche

uniquement à exercer un pouvoir sur les esprits par des méthodes dites éducatives ou pédagogiques, accoutumant ainsi les élèves à confondre instruction et communication, c'est-à-dire propagande. Il ne faut donc pas s'étonner que les cléricaux l'emportent, puisque leur action est de même nature que cette pédagogie.

Pour finir, une histoire vraie

DEMOCRATIE ET OPINION

4/12/02, 16 heures 30.

Je travaille Marc Aurèle. Coup de téléphone pour un sondage sur le tunnel de la A 86. On me demande un tas de choses sur lesquelles je n'ai pas de réponse, ainsi quel est le pourcentage de financement de l'Etat, de la région, des collectivités locales, du remboursement par le péage. Je n'en sais rien, ce qui embarrasse la charmante enquêtrice. Je répète que je ne sais pas. Elle me demande une opinion je réponds que je n'en ai pas. Elle insiste (Sans doute la pauvre n'a-t-elle pas de case prévue dans son questionnaire pour qui n'a pas d'opinion sur une question) «Vous ne savez pas, mais vous avez bien une opinion sur la question». Je réponds une nouvelle fois que non Elle réitère sa demande - très gentiment d'ailleurs. Comme elle sait que je suis professeur puisque j'ai dû lui avouer au début de son intervention mon âge et ma profession, je lui dit que je passe ma vie à apprendre aux élèves à ne pas se prononcer sur ce qu'ils ne savent pas et donc que je ne vais pas faire le contraire de ce que j'enseigne. Elle me répond alors sans hésiter vous êtes professeur de philosophie J'étais assis, heureusement. Surpris de sa perspicacité, j'admire donc. Elle m'apprend qu'elle a un DEA de philosophie, puis ajoute qu'étant en démocratie, il est normal que j'aie des opinions Je lui ai donc indiscrètement dit que cette conception de la démocratie était scandaleuse et indigne d'une étudiante en philosophie. Le tout avec circonlocutions, en disant bien que je ne lui en voulais pas, qu'elle n'y était pour rien mais qu'on vivait chez les fous.

Quelle conclusion tirer de cette histoire vraie sur la conception qu'on a aujourd'hui en Europe et partout de la démocratie La démocratie consiste à donner aux hommes la possibilité de faire connaître leur opinion sur les choses qu'ils ne connaissent pas pour décider du sort de leur pays Voilà qui a de quoi réjouir. Avec le même principe, on voudra qu'un juré condamne à mort sur simple opinion et que l'expression *en son âme et conscience* signifie *selon son avis personnel* Platon dans son *Gorgias* parle du vote d'un tribunal d'enfant où un cuisinier accuse un médecin. Nous en sommes là, comme en Grèce au V^e siècle avant Jésus Christ. Il est arrivé à Athènes que plus personne ne voulant aller voter on paye les citoyens pour qu'ils aillent aux urnes. Ils avaient raison à quoi bon voter si c'est donner son avis sur ce qu'on ignore

Mais du même coup, on comprend quel sens a pris aujourd'hui le vote et pourquoi on fait voter les peuples pourquoi il est convenu de considérer qu'il faut être démocrate et pourquoi toute critique de cette conception de la démocratie est proscrite. C'est particulièrement remarquable si l'on réfléchit sur la fonction des sondages d'opinion ce ne sont que des instruments de manipulation de l'opinion. On cherche les croyances qui font agir les hommes, non pas pour savoir et faire ce qu'ils veulent, mais pour les gouverner en utilisant comme ressort leurs préjugés et leurs passions, comme on fait pour dresser les bêtes. Car ces croyances ou ces opinions ne sont que des passions et des intérêts. Si donc les automobilistes ont peur du tunnel de la A 86, on fait la campagne de publicité qui convient pour qu'ils cessent d'en avoir peur s'ils trouvent que le péage est trop cher, telle autre campagne, et ainsi de suite. Mais il n'est jamais question de vérité. C'est ici d'autant plus remarquable qu'on a affaire à un problème technique qui en réalité ne relève pas de l'opinion, ni même d'un vote, car c'est aux ingénieurs compétents de trancher. Si toutefois ils sont libres

à l'égard de ceux qui les paient□ Au moins mon propos doit-il éclairer la nature de ce qu'on appelle aujourd'hui la communication.

Les hommes de pouvoir ne cherchent évidemment pas à s'opposer à cette démocratie de l'opinion, pratique ordinaire de la démocratie en Europe et aux Etats-Unis. Au contraire ils s'évertuent à donner aux hommes l'impression qu'ils sont consultés sur ce qu'ils désirent, qu'ils expriment leur opinion, comme on dit cyniquement, et les votants, dans leur égoïsme stupide, sont contents de croire qu'ils disent ce qui leur plaît et qu'on tient compte de ce qu'ils demandent. Pendant qu'ils s'expriment, comme on dit aussi en psychologie, les puissances en place décident, et personne ne se préoccupe de l'intérêt général. Nous avons là un type de manipulation des hommes par les opinions que la langue du XVIII^e siècle appelle le *despotisme* – et l'on comprend que ce terme soit démodé. La démocratie occidentale aujourd'hui en place est la négation de la liberté politique et de la citoyenneté. Que nous fassions la leçon au reste du monde est ridicule et tout le monde n'est pas dupe. Pourquoi fait-on voter les hommes dans nos contrées□ Non pas pour déterminer l'intérêt général, comme le voulaient ceux qui ont combattu pour la démocratie, mais pour que les hommes croient que la politique menée est celle qu'ils ont voulu et ne se plaignent pas de ce qu'on leur impose. Il est même arrivé qu'on fasse refaire un vote dont le résultat n'avait pas paru satisfaisant aux politiques. Un régime monarchique aurait plus de chance de prendre en compte l'intérêt général, et en outre entretiendrait moins l'illusion et la bêtise.

Pascal disait qu'il faut saluer les nobles parce que c'est ainsi que les choses sont établies en son pays, et que cela n'engageait le jugement de personne. Le noble salué n'est pas pour autant estimé. Les pratiques institutionnelles d'un pays sont, comme des coutumes, des règles établies qu'il faut suivre parce qu'elles sont établies, mais il faut se garder de leur donner l'adhésion de l'esprit, de les sacraliser. On comprend certes par là que Louis XIV s'en prendra aux jansénistes pour des raisons qui ne sont pas seulement religieuses. Notre façon de pratiquer la démocratie est-elle aujourd'hui de meilleur aloi que les mœurs du XVII^e siècle□ Ce que Spinoza ou Rousseau entendent par démocratie n'a pas grand rapport avec ce que l'histoire nous montre aujourd'hui. Il est aussi inadmissible de faire croire que nous vivons dans la démocratie entendue au sens que lui donnaient des penseurs comme Rousseau, que de prétendre que Louis XIV, parce qu'il était roi de droit divin et pour ainsi dire garanti par l'Eglise, était un émule du Christ.

¹ - Après la discussion qui a suivi cet exposé, j'ajoute ici une remarque, pour guider le lecteur, et éviter toute confusion : je ne soutiens nullement que l'école doit apprendre *des méthodes* aux élèves, mais le contraire. Quoiqu'elle enseigne, en effet, ce doit être méthodiquement, selon l'unique méthode, qui veut qu'on n'admette rien sans en rendre raison. La méthode globale n'est donc pas une méthode, pas plus que le recours aux devinettes, si on entend le terme de *méthode* au sens où je le prends dans cet exposé. Et il n'est donc pas davantage question d'apprendre une méthode, ou, comme disent les pédagogues, d'apprendre à apprendre, mais seulement d'apprendre tout contenu de vérité quel qu'il soit selon la méthode. Mon propos exclut le formalisme, aujourd'hui régnant dans les esprits, qui sépare méthode et contenu, et fait qu'on n'apprend rien sous prétexte d'apprendre à apprendre. Car c'est en apprenant avec méthode quelque chose de déterminé (l'arithmétique, par exemple) qu'on devient capable de poursuivre seul jusqu'où on le désire, et même d'apprendre dans d'autres domaines. Il n'y a donc pas à prononcer le mot de « méthode » dans une classe : du point de vue où je me place, il est possible de présumer qu'un cours de méthodologie est une aberration et qu'on parle d'autant plus de méthode ou de méthodes dans les classes qu'on y instruit moins, c'est-à-dire qu'on y pratique moins la méthode (car elle est toute de pratique et non de théorie, pour reprendre une formule de Descartes). Un discours sur la méthode vient toujours après coup. Par bonheur les maîtres victimes de ce formalisme scolastique institutionnel (contre lequel Descartes luttait) ont une pratique de l'enseignement qui à leur insu est contraire aux principes qu'ils ressassent sur ordre.

² - Il y a vingt ans, le fils de ma femme de ménage, portugaise, a été mis dans les mains d'un psychologue parce qu'il ne savait pas faire les soustractions. Elle a trouvé le diagnostic psychiatrique étrange : son fils ne savait pas faire les soustractions parce qu'il avait été soustrait à son milieu d'origine. Je rapporte ses propos, qui ne la faisaient pas rire. Tout le monde en effet ne peut apprécier le surréalisme lacanien. J'ai donc, sur le conseil d'un praticien de la méthode, vérifié si l'enfant savait ou non ses tables d'addition, et comme il ne les savait pas, je les lui ai fait réciter pendant quinze jours. Comme il comprenait comment apprendre ses tables, je l'ai laissé continuer à s'exercer tout seul, et il a miraculeusement résolu son problème de soustraction au Portugal, sans analyse. La sécurité sociale y a gagné.

³ La volonté d'instruire a-t-elle toujours été pure sous la troisième République ? La préparation de la revanche après 1870 fut un mobile puissant.

⁴ Le pape, ayant choisi les mêmes techniques médiatiques, peut-il garder quelque autorité morale ?

⁵ *Gorgias*, 521 e.